

hétérogènes, ils ont en commun le rejet de l'uniformisation de la société chinoise, une critique de la société de consommation, un certain désenchantement face aux mutations sociales et urbaines, mais aussi une nouvelle approche (libératrice) du corps.

« *C'est pour cela que le fait de sourire, de rire pour cacher son impuissance à une (grande) importance pour la génération* », déclarait Yue Minjun à ses débuts pour justifier son style. C'est donc toutes dents dehors que l'artiste a choisi de peindre la société de consommation mondialisée.

Des évocations plus ou moins directes et d'une grande diversité : une pléthore de personnages hilares, bien sûr, mais aussi des dinosaures, des animaux, des avions et des voitures, ou encore des monuments... On trouve de tout chez Yue Minjun. Son

œuvre la plus célèbre – mais aussi l'une des plus chères de l'histoire de l'art contemporain chinois – est, à n'en pas douter, *The Execution*. Cette peinture à l'huile de 1995 s'inspire des compositions réalisées entre 1867 et 1869 par le peintre français Édouard Manet autour de la mort de l'empereur Maximilien de Mexico. Elle représente l'exécution de quatre Chinois, presque nus, devant l'enceinte de la Cité interdite (palais impérial au centre de Pékin).

Conformément au style de Yue Minjun, les personnages sont représentés souriants. Quoique. À bien y regarder, le sourire ressemble davantage à un affreux rictus. ■

► *Yue Minjun, l'ombre du fou rire*, Éd. Fondation Cartier pour l'art contemporain, 276 p., 37 euros.



• *Treize ans dans les prisons syriennes, voyage vers l'inconnu*, Aram Karabet, Éd. Actes Sud, 224 p., 20 euros.

Il avait 29 ans le jour de son arrestation. Treize ans après, il n'a plus d'âge. Mais il lui reste le courage d'écrire pour témoigner en son nom et au nom de tous ceux qui, comme lui, ont connu, connaissent et connaîtront l'insoutenable. Aram Karabet, citoyen syrien d'origine arménienne, a été arrêté arbitrairement en 1987 à Hassakeh (nord-est de la Syrie) par les services de renseignement pour son activité militante dans les rangs du Parti communiste « bureau politique ». Malgré les tortures physiques et morales qui lui ont été infligées pendant plus d'une décennie, il n'a rien renié. Maintenant réfugié politique en Suède, il ne veut pas oublier ces adolescents, ces femmes et ces hommes, de tous bords, privés des

« couleurs de la vie », mais qui continuent à y croire. Coûte que coûte. ■

B. Rahmani



Sauve-qui-peut égyptien

Le récit foisonnant de destins qui s'entrecroisent et se font mutuellement rebondir semble une marque de la littérature égyptienne. Que l'on pense à *L'Immeuble Yacoubian*, d'Alaa el-Aswani, ou à *Mendiants et orgueilleux*, d'Albert Cossery, la vie des Égyptiens y semble constamment prise dans un tourbillon d'événements tragi-comiques auxquels chacun finit par se soumettre avec un fatalisme teinté d'humour. Le plus burlesque y côtoie souvent le plus tragique, comme le pauvre et le riche, ou le généreux et l'avidé. Les personnages de *L'Arche de Noé*, le dernier livre de Khaled el-Khamissi (photo), l'auteur de *Taxi*, un *best-seller* mondial, n'échappent pas à ce tourbillon qui laisse au lecteur un sentiment d'impuissance sur sa propre histoire, en même temps qu'un désir de vie toujours renaissant. L'œuvre est cependant parcourue de bout en bout par un désir plus obsessionnel que les autres : celui de fuir le pays et d'émigrer vers un autre horizon. *L'Arche de Noé* est une embarcation remplie d'hommes et de femmes, tous Égyptiens, qui, de déceptions en trahisons, n'ont progressivement plus d'autre souhait que de quitter le navire.

Écrit avant les espoirs et désillusions du « printemps arabe », l'auteur montre combien la vie était devenue une impasse en Égypte, combien la jeunesse était usée avant même d'avoir mis un pied sur le marché inexistant du travail et combien étaient rusés ceux qui cherchaient à verrouiller l'avenir. Ainsi, le jeune diplômé en droit Ahmad Izzedine qui, plein d'un désir de justice, découvre que tous les échelons sont gangrenés par la corruption et termine, comme ses amis des bancs de la fac, derrière l'ordinateur d'un cybercafé à pianoter en direction de l'Europe pour tenter de combler la détresse affective d'une femme occidentale contre un passeport. Ou, plus étonnant, cette femme médecin copte, Névine Adly, qui reçoit un patient et découvre, sidérée, que ce dernier voudrait qu'on lui ôte le rein pour pouvoir payer un passeur vers la rive nord de la Méditerranée. Du haut en bas de la société, les trajectoires affectives et professionnelles des personnages du livre d'El-Khamissi se font et se défont pour converger vers une seule et même porte de sortie : l'expatriation.

Dans cette atmosphère de sauve-qui-peut qui jette une lumière singulière sur les événements de l'hiver 2011, seuls les plus âgés tentent de tempérer. « *Contente-toi de l'eau qui est dans ton verre comme les enfants doivent se contenter de leur vie dans leur pays* », dit le père Stefanos à la doctoresse Névine. Mais, les pères ou les mères ne sont plus guère écoutés. Leurs voix semblent trop frêles pour être entendues dans le Khamsin, ce vent tourbillonnant qui balaie l'Égypte, aujourd'hui et depuis toujours. ■

Laurence D'Hondt

► *L'Arche de Noé*, Khaled el-Khamissi, Éd. Actes Sud, 2012, 361 p., 22,80 euros.



D.R.